

LE SOIR où Margio assassina Anwar Sadat, Kyai * Jahro était captivé par ses poissons dans leur bassin. L'odeur d'une mer à la voix de fausset flottait parmi les cocotiers. Les vents apaisés rampaient parmi les algues, les érythrines des Indes et les buissons de lantanas. L'eau du bassin stagnait au milieu de la plantation de cacaoyers, qui perdaient leurs feuilles faute d'être suffisamment entretenus. Leurs fruits secs et maigres finissaient par ressembler à des piments et ne servaient plus guère qu'aux employés de l'usine de *tempé**, qui raflaient leurs feuilles en fin d'après-midi. À travers la plantation coulait un petit ruisseau où nageaient les anguilles et les poissons-serpents, bordé de marécages destinés à recueillir les eaux durant les crues. Peu après que la faillite de la plantation avait été déclarée, des gens étaient venus arracher les jacinthes d'eau et le cresson sauvage pour mettre des piquets et planter du riz dans ces marécages. Kyai Jahro était venu avec eux y planter du riz pour une saison, du riz qui demandait à la fois trop de soin et trop de temps. Kyai

* Voir le glossaire en fin d'ouvrage pour les mots suivis d'un astérisque à la première occurrence.

Titre original : *Lelaki Hariman*
Éditeur original : Gramedia Pustaka Utama

© Eka Kurniawan, 2004

© Sabine Wespieser éditeur, 2015
pour la traduction française

Jahro ne connaissait pas les signes du ciel et ignorait le sens de la constellation d'Orion. Il remplaça le riz par des cacahuètes plus résistantes et n'exigeant pas beaucoup de soins. Mais les deux sacs de cacahuètes qu'il récolta l'amènèrent à se demander comment il pourrait bien les consommer. Ainsi la parcelle en question devint-elle finalement un bassin où il jeta des alevins de carpes et de perches du Nil. Tous les soirs, il prenait plaisir à voir leurs bouches s'ouvrir à la surface de l'eau, quand il leur donnait à manger.

Les poissons sautaient joyeusement et attrapaient le son de riz qu'il avait ramassé au moulin, ainsi que les feuilles de manioc et de papayer qu'il leur lançait, lorsqu'il entendit le bruit assourdissant d'un moteur provenant des rangées de cacaoyers. Ce bruit, qui lui écorchait les oreilles, lui était trop familier pour qu'il se retourne, aussi familier que le son du tambour appelant à la prière cinq fois par jour. Ses oreilles pouvaient en entendre davantage, tout comme celles de ses voisins, habituées à ce genre de pétarade. C'était la Honda du major Sadrah, une 70 cm³ au rouge encore étincelant s'aventurant sur les parcelles entre les maisons, pour le mener à la mosquée ou conduire sa femme au marché. La moto se contentait parfois de tourner autour des maisons du voisinage et, les soirs où il n'avait rien à faire, le major Sadrah la conduisait dans des endroits plus calmes.

Il avait désormais dépassé les quatre-vingts ans, mais il était encore en parfaite santé. Cela faisait des années qu'il avait pris sa retraite de l'armée, et il défilait le jour

anniversaire de l'indépendance parmi les anciens combattants. Les autorités municipales lui avaient même, à ce qu'on dit, offert une concession au cimetière des Héros en échange des bons et loyaux services rendus à la nation. Il en parlait souvent comme d'une invitation à mourir sur-le-champ. Notre homme fit virer sa moto et s'arrêta au bord du bassin. Il éteignit le moteur et s'essuya la bouche, que recouvrait une moustache. Sans ce geste, il ne se sentait pas lui-même. Kyai Jahro ne se retourna pas avant que le major Sadrah ne fût arrivé à sa hauteur, et ils se mirent à discuter de la tempête nocturne qui n'était survenue, fort heureusement, qu'après la séance de cinéma en plein air organisée la veille sur le terrain de football par l'entreprise de produits à base de plantes médicinales et cosmétiques nommés *jamu* *. Mais la perturbation avait failli briser le cœur des propriétaires d'étangs.

Le même genre de tempête s'était produit il y a des mois de cela, pendant une semaine entière sans s'apaiser, comme si toutes les lances d'arrosage des camions de pompiers sur cette terre avaient tout d'un coup déversé leurs eaux. Le petit ruisseau, charriant plus de boue que d'eau, avait été en crue d'une brasse, repoussant les cygnes qui y nageaient vers l'estuaire et inondant totalement les bassins. Quand les poissons avaient seulement changé de bassin, c'était plutôt une bonne chose, les enfants du voisinage pourraient peut-être les manger un jour, mais la plupart d'entre eux avaient fui on ne sait où, et, quand les eaux décrurent, elles ne ramenèrent que des escargots et des troncs de bananiers flottant depuis

l'amont. Kyai Jahro se retourna vers le major Sadrah et lui dit qu'il avait préparé un filet pour recouvrir son bassin et protéger ses poissons de tout type d'inondation.

C'est alors qu'un vieil homme, courbé sur sa bicyclette pour éviter les branches de cacaoyers ployant au-dessus du sentier, apostropha Kyai Jahro. Il pédalait vite, presque sans tenir son guidon et sans jamais freiner. Pourtant il était trop agile pour tomber. C'était Ma Soma, le professeur de religion des enfants à la mosquée. Il sauta de son vélo peu de temps avant de heurter le sol. Tenant fermement son guidon, il arrêta sa machine et en descendit, comme s'il tenait les rênes d'un cheval. En haletant, il leur apprit que Margio avait tué Anwar Sadat. Il le leur dit sous le coup de l'émotion, pour que Kyai Jahro se dépêche de réciter la prière des morts, cela faisait partie de ses prérogatives ces dernières années.

« Mon Dieu ! », dit le major Sadrah après un court moment d'affolement. Ils se dévisagèrent un instant, comme s'il s'agissait d'une blague dont ils n'avaient pas compris le sens. « Je l'ai vu ce midi brandissant un vieux sabre japonais tout rouillé datant de la guerre. Maudit garnement, j'espère qu'il n'a pas repris cette arme de malheur que je lui ai confisquée.

– Pas du tout, dit Ma Soma. Le gamin lui a mordu à mort la veine jugulaire. »

Personne n'avait jamais entendu parler d'un meurtre perpétré d'une manière aussi primitive. Ils savaient que douze assassinats avaient eu lieu dans les dix dernières années de l'histoire de leur ville et qu'on avait utilisé à

chaque fois des machettes ou des sabres. Jamais ni pistolet, ni kriss, ni dents. Il y avait des centaines de cas de morsures, surtout dans les combats de femmes, mais aucun d'eux ne s'était achevé par une mort. La nouvelle était encore plus ahurissante en raison de l'identité du meurtrier et de la personnalité de sa victime. Ils connaissaient trop bien le jeune Margio et le vieil Anwar Sadat – deux êtres dont on n'aurait jamais pu penser qu'ils auraient pu figurer dans ce type de tragédie – pour comprendre la pulsion qui avait poussé Margio à tuer le ci-nommé Anwar Sadat, tellement ce dernier était irritant.

Ils restèrent songeurs quelque temps, comme s'ils avaient perdu conscience de la réalité. Ils pensaient à l'odeur fade du sang qui s'échappait du cou de la victime comme d'une canalisation percée et s'imaginaient le gamin affolé, titubant, poursuivi par sa propre audace, la bouche et les dents encore rouges de sang, comme une sorte de groin sauvage barbouillé des restes de son déjeuner. Le spectacle qui défilait dans leurs têtes était trop fascinant pour qu'ils y croient. Kyai Jahro, malgré sa piété, en oublia même de réciter la formule : « *Innâ lillâbi** », le major Sadrah grommelait sans raison, bouche bée, oubliant pour sa part d'essuyer ses lèvres, et Ma Soma était fatigué de leur faire face. Il reprit son vélo et leur fit signe de se presser. Ils se mirent alors en mouvement, s'affolant encore davantage, comme si le meurtre n'avait pas encore eu lieu et qu'ils pouvaient l'empêcher.